

Quelques aspects des stratégies d'implantations coloniales dans *Le roi de Kahel* de Tierno Monénembo

« Le créateur les a faits noirs pour que les coups ne se voient pas »

Olivier de Sanderval

Désiré K. wa
KABWE-SEGATTI,
Maître de
conférences à
l'Université de
Johannesburg.
Docteur en
Littérature
Comparée, Paris IV
Sorbonne.
walikalebed@yahoo.fr

1. Contexte para-textuel du roman *Le roi de Kahel* (Paris, Seuil, 2008)

Les divers travaux sur le paratexte ont, à ce jour, prouvé son indéniable apport à l'éclairage de certains aspects d'une œuvre de fiction. Les différentes déclinaisons para-textuelles, en formes de préambule, dédicace, épigraphe, quatrième page de couverture, et autres, ont chacune une fonction précise. Nous nous intéresserons ici à l'épigraphe dans la mesure où celle-ci partage l'intimité de l'œuvre qui la porte en donnant le ton au roman. L'épigraphe ci-dessus plonge d'emblée le lecteur dans la sphère géopolitique de l'époque coloniale surtout lorsqu'on sait que l'épigrapheur, en l'occurrence Tierno Monénembo, est ressortissant de cette partie d'Afrique et, dans une certaine mesure, « Peul » par ses origines. Son projet d'écriture consiste à réécrire l'histoire avec petit « h » non pas à la manière des historiens, mais dans le but de reprendre à son compte les faits historiques pour leur donner un visage, un nom, Aimé Olivier de Sanderval, *Almâni*, une ethnie, les 'Peuls'. Le contexte de l'écriture de ce roman est tout aussi significatif dans la mesure où, comme le confirme Monénembo :

L'histoire coloniale n'a pas toujours été aussi manichéenne qu'on a voulu le dire, ce n'était pas toujours Blancs contre Noirs. Il y avait place, surtout au début, pour un autre projet colonial basé sur le respect et l'échange [...] Les romans sont des tentatives désespérées de dompter l'histoire avec un grand « H » et révéler ses fourvoiements par le biais de la petite histoire (¹).

1 Interview accordé à *Jeune Afrique*, juillet 2006, « Tierno Monénembo revisite la colonisation », Revue *Interculturel francophonies*.

Outre l'histoire des rencontres, il y a dans ses épigraphes une récurrence du mot 'peul', puisque celui-ci est cité cinq fois sur un corpus de sept épigraphes. Une fois dans *Les écailles du ciel* (1986) et une autre fois implicitement dans *Le roi de Kahel* (2008). Et trois nommément dans *Peuls* (2004). C'est dire l'importance que prend ce mot dans l'œuvre de Tierno. Pourquoi s'intéresse-il tant aux Peuls ? Mongo-Boussa tente une réponse en ces termes : « Ce besoin de mémoire [s'expliquerait] par la faillite des grands projets utopiques... et pose la question de la transmission » ⁽²⁾. Pourtant, certains lui reprochent ses origines non peules (sérères) pour ne pas être le dépositaire attitré de cette histoire qu'il raconterait avec parcimonie et par conséquent porterait préjudice à sa création, à en croire ces remarques faites à son égard par Lilyan Fongang-Kestelot dans sa note de lecture *Tierno Monénembo, Peuls* :

Puis ces « romans du chaos » s'accroissent bientôt avec *Un rêve Utile*, Pelourinho, Cinéma [2]. Et son style si pur se modifia, s'enlisa, s'alourdit, au point de perdre toute sa transparence, voire son intelligibilité. Sacrifiant à une mode (?) ou à un besoin intérieur, je ne sais [la jeune génération d'écrivains] Ils abandonnent à la fois et le récit classique, avec sa chronologie rationnelle, et les personnages correctement identifiés et caractérisés, et une langue bien définie par sa syntaxe et son lexique, et même une graphie claire distinguant dialogues, monologues et narration, le tout étant désormais aggloméré, entassé en des pages compactes et indigestes (J'exagère peut-être, mais un peu !) ⁽³⁾.

Quant à Cheik Sakho (qui est peul 'd'origine') dans *Peuls de Tierno Monénembo : une écriture de la parole proférée*, il reproche à Monénembo la 'récupération' assez mal réussie de l'histoire d'un grand peuple sans en connaître les spécificités de l'âme. La création de ce personnage atypique symbolisé par le cousin sérère (selon la parenté à plaisanterie) qui raconte à la manière du griot traditionnel, mémoire institutionnalisée, l'histoire des Peuls telle qu'il l'a apprise, est assez originale et permet à l'auteur de rendre son histoire plus crédible face au lecteur [non peul] qui serait tenté de considérer ce récit comme un simple panégyrique des Peuls, sans fondement. On pourrait donc considérer que cette histoire est authentique puisque narrée par un non Peul qui, de surcroît, abreuve d'injures, tout au long de sa récitation, le véritable auteur de cette saga, qu'il est pourtant censé magnifier ⁽⁴⁾.

2 Boniface MONGO-MBOUSSA, « La transmission : pères et figures tutélaires », in *Notre Librairie*, n°157, Paris, Didier Littérature, 2005, pp. 50-56.

3 Lilyan FONGANG-KESTELOT, « Tierno Monénembo, Peuls », in *Ethiopiques*, (2005), n° 75, p. 384 (http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1564 (page consultée le 20 avril 2015)).

4 Cheik SAKHO, « Peuls de Tierno Monénembo : une écriture de la parole proférée », in *Ethiopiques*, (2007), n° 79. (http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1564. Accédé le 18 mars 2015).

A ce propos, Charles Bonn fait remarquer la dérive de la critique essentialiste :

Cet essentialisme sévit encore là où il exclut le critique qui n'est pas 'native' de l'approche de ces textes dont il serait par nature empêché de saisir l'« essence », et en relègue l'étude dans des départements définis en fonction d'« aires culturelles », ou pire encore ethniques ou encore de 'minorités', leur niant de ce fait tout droit à la littérature (5).

Histoire des peuls qui, dans son œuvre, est intimement liée à l'histoire personnelle d'un homme, Aimé de Sanderval.

Porté par l'innocence de sa jeunesse, ébloui par son intelligence, Olivier de Sanderval, un français de Provence, s'en alla à la conquête de l'Afrique bien avant la colonisation officielle française, pour tenter de fonder ce qu'il appelait son Royaume, quelque part en Afrique. Son lieu de prédilection fut le fruit d'un jeu de hasard devant sa carte. Ainsi commença la grande aventure d'Olivier de Sanderval. « On associait son nom à celui de Dupuis, de Brazza, de Faiderbhe ou de Gallieni » (p. 197). Mais aussi à beaucoup d'autres jeunes européens devenus pour d'autres, des bâtisseurs d'Empires. Mais tous n'ont pas eu la même fortune.

La famille de Sanderval lui reproche à son tour d'avoir dressé un portrait de leur arrière-grand-père en des termes peu élogieux. Cet incident vite dissipé donna naissance au nouveau portrait dans *Le roi de Kahel*. Voici son commentaire :

J'en avais effectivement très mal parlé car le peu que je savais de lui, je l'avais puisé dans les documents de l'administration coloniale, qui a toujours été contre Sanderval.

Malgré mon crime de lèse-majesté, le petit-fils m'a invité à déjeuner. On s'est expliqué, si bien que j'ai été autorisé à venir consulter les archives familiales des Sanderval (6).

Comment peut-on reprocher à quelqu'un de ne pas réécrire la même chose, voire de ne pas vouloir faire de ses œuvres des romans d'épisodes et, qui plus est, à chaque fois tenter d'élargir son univers qui reflète la complexité tant de son propre univers que de celui du monde dans lequel il se meut ? Complexité que l'on retrouve dans l'éclatement des genres et du 'récit classique' en faisant évoluer son intrigue par-delà la sacro-sainte 'chronologie rationnelle'. Or la linéarité de l'intrigue dans une œuvre de fiction n'est pas l'unique facteur de rationalité. Toutes les procédures de créations auxquelles

5 Charles BONN, « Exil, quel exil », in Anissa Talahite-Moodley (dir.), *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007, pp. 1-5.

6 Interview accordé à *Jeune Afrique*, juillet 2006, « Tierno Monénembo revisite la colonisation », *Revue Interculturel francophonies*.

fait appel Tierno pour créer son univers romanesque ne répondraient qu'à un seul but, celui de contribuer à l'évolution de l'intrigue et non à une prétendue tendance à la digression qui porterait préjudice au récit même. Faut-il qu'un auteur de fiction fasse du 'Hergé' avec des personnages bien dessinés aux rôles définis pour prétendre créer des personnages identifiés et singuliers ? Et encore moins se livrer à un exercice de performance linguistique pour répondre aux exigences de la littérature d'un texte. Rappelons à ce propos que chez les écrivains de la *Migritude*, la langue, comme dit Chamoiseau, est une question de choix de mots : « Je choisis donc dans le français ce qui m'intéresse pour essayer de parvenir à mes fins » (7).

L'indigestion en question reprochée à l'éclatement des genres dans l'œuvre de Tierno comme dans celles de beaucoup d'autres ne serait-elle pas à mettre au compte d'une maturité des écrivains postcoloniaux qui se sont appropriés les concepts littéraires, les genres littéraires en les utilisant sans complexe et parfois en les mélangeant, parfois en les dissociant mais toujours dans le but de transmettre autant que possible leur message ? Ne sont-ils pas héritiers d'une tradition orale où les classifications 'proverbes', 'tropes', 'contes' 'histoires', sont aléatoires ? Peut-on objectivement qualifier toutes ces œuvres d'« entassement des pages compactes et indigestes » ? Indigestes pour qui ? Là aussi se pose la question de la réception. Indigestes pour les fervents du classicisme ou pour les lecteurs du 'Tout-Monde' ?

D'autres reproches pleins de contradiction peuvent aussi être relevés. Il est reproché à Tierno le fait d'être capable, malgré ses origines étrangères à la culture des Peuls, d'avoir une idée relativement convaincante, voire originale, juste ce qu'il faut pour bluffer un non Peul. En d'autres termes, Tierno ne respecterait pas le pacte de vérité qu'il aurait avec ses lecteurs. Qu'importe. Rappelons qu'il ne fait qu'œuvre de fiction malgré la présence des personnages historiques et du cadre spatio-temporel de son 'présent de récit'.

Deuxième reproche, la récurrence d'injures que Tierno profère à l'égard des Peuls, ce qui prouverait son ignorance de l'âme Peul, puisque sa connaissance de ce peuple ne serait que livresque, puisqu'il ne ferait que 'réciter' en bon élève ce qu'il aurait appris à l'école. Voici un exemple de florilège de qualificatifs attribués aux Peuls par le personnage d'Aimé de Sanderval :

– Peuls, enfants de la trahison dont la lance est tordue ! Pendant la nuit, ils dorment pendant que leur main gauche ne dort pas. S'ils possèdent la beauté, le bon caractère leur est interdit... Peuls bâtards. Peuls bâtards ! bâtards ! tu connais le peul, toi ? Hein, tu ne connais pas ? Alors, prends l'énigme, coude-la dans la peau du chat, donne-la au boa, puis donne le boa au crocodile.

7 Cf. Jean Claude BLACHERE, *Négritudes. Les écrivains d'Afrique noire et la langue française*. Paris, L'Harmattan, 1992, p. 197.

Maintenant, enfouis le crocodile sous la cendre par une nuit. (p. 31)

– Les Anglais d’Afrique ! Tous les défauts et toutes les qualités de la terre : radins, perfides, ombrageux ; intelligents, raffinés, et foncièrement nobles. (p. 112)

– Peuls, si sournois, si tordus, si nobles, si valeureux si fascinants, en fin de compte, qu’on les paierait juste pour le prix de leurs défauts. (p. 122).

– Le caractère ténébreux et le teint abâtardi des Peuls ! (p. 185).

– Rusé, orgueilleux comme tout peul qui se respecte. (p. 192).

A ces reproches Tierno répond par une autre épigraphe dans *Peul* (2004) :

La documentation est à la portée du premier venu, l’écrivain est libre de s’en servir si cela lui plaît. Elle ne représente aucun intérêt en elle-même, et ne vaut que par l’interprétation qu’on lui donne. Tout roman, si ‘objectif’ soit-il en apparence est le portrait de son auteur, et n’obéit qu’aux lois de l’univers intérieur de l’écrivain. (Parole du personnage Zoé Oleden bourg).(p. 188).

Si l’heure n’est plus au véritable roman noir à la *Batouala*, l’auteur véritable de cette saga ne pourrait être que Tierno car c’est sous sa plume que renaît ce personnage historique de la colonisation française en Afrique. Libre à lui d’en faire ce qu’il veut puisque son œuvre n’a pas d’autres prétentions que de rester dans le strict cadre de la fiction. Pourtant, cela n’empêche pas les critiques de l’identifier au marionnettiste.

Rattrapé par son personnage, bousculé dans sa posture de marionnettiste – la pire situation pour un romancier – Tierno Monénembo se mit à regarder autrement ce rêveur d’empire d’autant plus qu’il éprouva, lui aussi, le désir de tuer la mort en laissant des traces écrites. Archives ouvertes par la famille, lectures des notes relatant son parcours, lectures des journaux de l’époque et, surtout, celle d’un étrange manuscrit, vingt fois remanié, qui est « la somme de ses pensées, le point fusionnel de tous les parallèles : l’idée et la vie, le réel et le vide » et intitulé – c’est tout dire... – « L’Absolu » ; voici qu’au bout du compte apparaît une de ces figures singulières, d’envergure conradianne, qui fit de l’aventure coloniale un destin individuel et tourmenté ⁽⁸⁾.

Cependant, la posture de ‘marionnettiste’ pourrait se justifier, comme le reconnaît l’auteur lui-même. Il a dressé un nouveau portrait d’Olivier de Sanderval après son ‘crime de lèse-majesté’ à la suite d’une forme d’allégeance au personnage sacré. Puisqu’il sort du cadre de la fiction pure pour faire des allers retours historiques et chronologiques en fonction des documents mis à sa disposition par les petits-fils d’Olivier. L’auteur prétend avoir plaidé sa

8 Cheik SAKHO, « Peuls de Tierno Monénembo : une écriture de la parole proférée », in *Ethiopiques*, (2007), n° 79. (http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1564. Accédé le 18 mars 2015)

bonne foi en déclarant que son roman, si objectif soit-il en apparence, « n'obéit qu'aux lois de l'univers intérieur de l'écrivain ». En revanche, il ne peut justifier la versatilité de son univers intérieur qui change en fonction des rencontres. Concédant à l'auteur le bénéfice du doute, comment peut-il par ailleurs donner crédit aux uns et aux autres ? Cette attitude reconnue aux caractéristiques des romans policiers pose problème. A qui profite le crime ? Pourquoi, dans un premier temps, l'auteur fait-il confiance aux documents de l'administration coloniale, – avait-il d'ailleurs le choix, car ce sont les seuls qui seraient à sa disposition –, et s'empresse-t-il d'ajuster le portrait après la fronde des héritiers de Sanderval ? Le savait-il avant ou cela lui avait également été soufflé lors de la rencontre *mano a mano* avec le petit-fils ? S'il le savait, il obéissait donc à son principe de ne parler que des personnages/ héros négatifs, car les autres, selon ses propres propos, ne sont pas intéressants. Comment alors expliquer ce revirement pour un personnage qui arrive à décrocher le rôle du personnage principal et surtout du héros positif dans *Le roi de kahel* ? Un personnage historique peut-il, en quatre années, de 2004, date de parution de *Peuls*, à 2008, date de parution de *Le roi de kahel*, changer du tout au tout de statut ? Est-ce là encore la magie de la fiction ? La lecture d'un manuscrit des archives familiales avec indéniablement un secret de famille a-t-il eu autant d'influence sur l'auteur jusqu'à renier ces principes ?

Pourquoi *L'Absolu* (carnet de voyage de Sanderval) serait-il plus favorable au Gouverneur français voire anglais d'ailleurs car les ambitions léopoldiennes d'Aimé de Sanderval auraient pour unique motivation un destin historique personnel ?

A huit ans, il ne se contenterait plus de devenir explorateur il serait le souverain des sauvages. Il se tracerait une colonie après avoir asséché les marais et dégrossi les tribus. Il en ferait un royaume, vivant sous ses idées et sa loi et rayonnant sous le génie de la France. (p. 18).

Pour sa défense, Tierno répond par épigraphe interposée en donnant son affiliation philosophique à plusieurs illustres écrivains du Tout-Monde, tel le romancier russe Ivan Serguéïévitch Tourguéniev (écrivain et dramaturge russe 1818-1883), *Mémoires d'un chasseur*, et à d'autres célèbres écrivains des littératures africaines, notamment Hamadou Hamapte Bâ, nom qui revient dans son épigraphe du roman *Les écailles du ciel* (1986).

Cette affiliation à Hamadou Hampaté Bâ, – l'un des pères spirituels des littératures africaines francophones –, souligne, non seulement l'importance des archives et donc de la bibliothèque qui se consumerait à jamais si les africains eux-mêmes n'y prennent garde, mais elle insiste aussi sur la nécessité de l'autodérision dans la littérature comme la prise en charge de la responsabilité historique de l'écrivain, aux antipodes de la littérature dite d'engagement.

En parlant de sa propre ethnie, Hamadou Hampaté Bâ affirme :

Les Peuls sont un surprenant mélange. Fleuve blanc au pays des eaux noires ; fleuve noir au pays des eaux blanches [...] En pays noir, les voici semblables à des fourmis destructrices de fruits murs, s'installant sans permission, décampant sans dire adieu, race de voltigeurs volubiles sans cesse en train d'arriver ou de partir au gré des points d'eau ou des pâturages ⁽⁹⁾.

L'usage des épigraphes a permis à Tierno de circonscrire le présent du récit de son intrigue en vue d'introduire son lecteur à une certaine logique d'époque, à travers une mise en abîme, l'héritage manichéen qui hante encore l'histoire coloniale et ses différentes stratégies d'implantation utilisées aussi bien par les bâtisseurs d'Empires coloniaux que par les Administrateurs au service du Ministère des Colonies.

Différentes stratégies coloniales

Dans la course aux colonies, deux stratégies de colonisation s'opposent face aux Peuls. La stratégie individuelle, telle celle d'Olivier de Sanderval, avait pour fondement « la ruse » pour son propre profit personnel, et celle de « la force » utilisée par les administrateurs au service du Ministère des colonies. La stratégie de Sanderval lui a permis de s'allier les faveurs des différents chefs locaux, les *almâni* en proie à des luttes fratricides. « L'un avait besoin de l'autre et l'autre se méfiait de l'un » (p. 177). Sa stratégie consistait à faire des alliances avec des frères ennemis Peuls pour, au final, s'adjuger le Plateau de kahel.

Il allait montrer à l'époque ce que c'était qu'un Lyonnais, et un Olivier, qui plus est !

Déjà, il n'était plus tout à fait démuni ! Il disposait à présent de deux abris, de deux sanctuaires, de deux inexpugnables bastions : Kahel et Conakry ! Le premier lui servait à endormir les Peuls, à les imiter lentement, à aborder leur lait, leur ruse, leurs lubies de prince, leurs manières de hobereaux, avant de se substituer en douce à la tête de leur bijou de petit royaume. Le second, à contrer Bayol et les chacals du Ministère de la Marine » (p. 186).

Certes, les Peuls n'étaient pas un peuple facile, à la lumière des différentes descriptions négatives provenant tant de Sanderval que des Peuls eux-mêmes. Mais il a pu trouver les mots justes, les manières adéquates et surtout les alliances nécessaires pour se faire accepter et devenir par la suite un « frère Peul », comme l'a laissé entendre le griot de la cour du roi lors de la lecture du décret

9 Hamadou HAMPATÉ Bâ, *Peuls*, Paris, Seuil, 2004, p. 7.

l'autorisant à s'installer sur le Plateau de Kahel : « Ecrit le 1^{er} juin 1880 sous la dictée de l'*alnâmi* Sory par son marabout. Saliou Doukhyanté. Interprète ; le dénommé Mâly [...] Tu n'es plus un blanc comme un autre. Tu es devenu un des nôtres, un frère de l'*alnâmi*, un autre ami de tout le Fouta » (p. 105). Ses débuts dans cette aventure étaient prometteurs. Ses différents voyages en Afrique et en Europe avaient pour objectif, de faire accepter son royaume de part et d'autre du Pacifique.

L'avenir s'annonçait pourtant radieux pour Olivier de Sanderval, qui durant sa vie entière rêvait de bâtir son propre royaume et ainsi battre monnaie à son effigie. « [...] le Kahel, la monnaie officielle de son royaume ! pile : un lion de Suez allant à gauche et surmonté d'un croissant. Face : le nom Sanderval somptueusement calligraphié en adjami (écriture de langue Peul mais de graphie arabe) à l'intérieur d'une cartouche finement dentelé (p. 186).

Si la stratégie de Sanderval a pu séduire les Peuls, celle des administrateurs, représentants du ministère des colonies de France ou d'Angleterre n'a pas eu le même sort, tel que le révèle l'attitude d'un de ces colons. Monsieur Gaillard, bien qu'il ait eu des enfants avec une autochtone ne pouvait toujours pas partager sa table avec les nègres, fussent-ils sa femme ou ses enfants, en dépit de la fierté qu'il affichait par ailleurs dans leur progrès par rapport à la « civilisation ».

Il lui [Sanderval] présenta ses enfants et parla fièrement de ces deux filles qui savaient lire et écrire et même jouer au piano. Mais l'heure du dîner, Olivier de Sanderval, qui appelait le reste de la famille, eut la surprise de s'entendre répondre :

– Quoi, des Nègresses à notre table, vous n'y pensez pas, monsieur Olivier de Sanderval ! (p. 178).

C'est ainsi que Sanderval s'est taillé un royaume sous l'œil et à la barbe des Anglais qui étaient pourtant les premiers à arriver sur les lieux, comme l'affirme cet extrait de discussion entre Sanderval et le représentant de sa majesté :

Olivier de Sanderval répliqua que le Fouta-Djalon n'était le dû de personne, encore moins de celui des Anglais : les almâni n'avaient rien signé ni avec Campbell ni avec le major Laing.

– Les Peuls sont encore plus retors que vous : ils font toujours semblants de signer et ils ne signent jamais. ... Sauf avec moi ! Et vous savez pourquoi ils ont signé avec moi, monsieur Gladstone ? Parce que moi, je ne suis ni un Etat, ni une armée, ni une banque : je suis un ami. (pp. 136-137).

Quant à la France, toute la stratégie d'implantation était aux mains de ses gouverneurs. Les gouverneurs successifs Bayol et son prédécesseur Balloy, contrairement à Sanderval, affichaient un mépris notoire envers les Peuls en général et bien plus envers leurs chefs tribaux. Ils n'étaient à leurs yeux que des nègres et rien d'autre et par conséquent n'avaient droit à aucune considération, à en croire ces propos de Bayol : « Nous sommes ici ... Le Fouta Djallon est français » (p. 203). Les différents malentendus entre les Peuls et les représentants légaux de la France lui ont inspiré, à Sanderval, une devise qu'il aimerait s'appliquer si son projet d'Empire venait à prendre corps :

Quand il serait roi, il interdirait l'Afrique aux vulgaires, aux incultes, aux mendiants, aux fainéants, aux bagnards et aux cancre. Voilà ce que devenaient les Blancs ! Qui donc, pour continuer l'œuvre de Platon et d'Archimède, d'Euclide et de Parménide ? Ah, l'époque ! Ah ! (p. 209).

Aux gouverneurs locaux qui ne lui demandaient que de repartir en Europe et de laisser à la France d'accomplir sa mission « civilisatrice » au nom du Peuple Français et non pas dans l'intérêt d'un individu, voici la réponse donnée par Sanderval dans l'une de ses nombreuses intercalions qu'il a eues avec l'un d'entre eux :

- Vous voulez me dire que vous venez me rendre mes traités ? Je savais bien que vous reviendriez à des meilleurs sentiments.
- Je ne suis pas venu vous rendre vos traités, je suis venu vous demandez de vous en aller.
- M'en aller ? J'étais ici avant vous. C'est grâce à moi que vous êtes là Ballay.
- Un de nous deux est de trop ici.
- C'est vous, l'homme de trop, Ballay : la terre appartient au premier occupant, lisez la Bible !
- Vous êtes un mythomane doublé d'un emmerdeur, Sanderval ! Tant que vous serez là, je ne réussirai pas ma colonie. Que vous le vouliez ou non, il faudra que vous partiez ! (p. 251)

Peut-on dès lors affirmer que ce que Sanderval qualifiait de cécité de la part du pouvoir de la France pourrait n'être qu'un prétexte utilisé par l'auteur pour montrer les failles de l'entreprise coloniale en stigmatisant les comportements de certains administrateurs coloniaux qui, par leur manque de jugement par rapport aux Peuls face à leur us et coutumes, n'ont pas pu voir venir les signes avant-coureurs de la fin des colonies ? Peut-on également affirmer que Sanderval aurait pu concéder son Royaume à la France même pour un franc symbolique ? Aurait-il pu créer un royaume qui lui survivrait par son fils ? C'est à ces interrogations que semble répondre Monénembo.

Il fait de ses incertitudes le postulat de son histoire avec petit « h » qui constitue une sorte de mise en abîme de l'entreprise coloniale, car dans l'une comme dans l'autre stratégie, l'échec était certain dans le long terme puisque aucune d'elles n'avaient pris réellement en compte l'âme africaine. Sanderval par sa ruse jouait à imiter les Peuls pour mieux les « endormir » et les gouverneurs par leur haine voulaient les coloniser par la force. Paradoxalement, les deux stratégies de colonisation avaient, au final, un seul et unique bénéficiaire qu'est la France, pays d'origine de Sanderval. Toutes deux se devaient d'abord de créer un chemin de fer pour acheminer les minerais vers la métropole, comme ce fut le cas pour toutes implantations coloniales en Afrique, tel que l'atteste cette déclaration de L'*almâni* à Sanderval : « Je t'ai donné ton chemin de fer, l'autorisation d'installer des factoreries, de faire passer mes caravanes, de [...] Vous voyez, il n'est jamais content, mon ami Yémé ! Il (Sanderval) gardait la mine serrée mais ce n'était qu'une astuce » (p. 158).

En France, en revanche, tout allait pour le mieux pour Sanderval au début de son aventure. L'intelligentsia française lui réserva un accueil chaleureux comme le montre ses différentes interventions, tant dans les salons et autres hauts lieux de la culture que dans les écoles. Le Tout Paris était à ses pieds. Il était l'hôte de tous les salons littéraires et même de l'Académie française. Il était l'homme du moment :

Les Comptes Rendus des séances de l'Académie française publièrent de larges extraits de la communication de Lesseps. Les salons et les cafés se passionnèrent, dès l'instant pour cet interprète Lyonnais [...] qui, dans sa splendide, solitude se proposait d'offrir à la France une nouvelle colonie fleurant bon les pâturages, le miel et dont le nom exotique amusait déjà les gamins des écoles et les chansonniers de cabarets [...] Sa renommée dépassa très vite les frontières ; la Société géographique de Londres rendit compte de ses exploits, la presse allemande ne tarit pas d'éloge (p. 126).

Ses interventions étaient de plus en plus courues parce qu'il était la preuve contraire des pessimistes qui ne voyaient dans les Peuls que les sauvages doublés de carnivores qui ne laisseraient aucune chance à Olivier de Sanderval.

Pourtant, cette aura auprès du public européen et français en particulier ne lui a pas permis d'ouvrir des portes aux ministères des colonies. Contrairement à l'Afrique où il réussit auprès des différents *almâni*, chefs suprêmes de ces royaumes théocratiques, en France, son idée non seulement n'a pas séduit les autorités coloniales, il eut également affaire à plusieurs administrations qui lui fermèrent la porte.

Entre le 16 janvier 1901 et le 3 mars 1910, Olivier de Sanderval se présenta cent quarante-sept fois au ministère de Colonies. Malgré la vieillesse et la maladie, il arriva un soir à Paris pour une cent quarante-huitième tentative [...] : Mais très vite, l'image embrouillée du va-et-vient incessant des officiers et des fonctionnaires laissa la place à celle, vieilles et confuses, de son existence tourmentée. Un profond sentiment de dégoût lui monta à la gorge. Il cracha par-dessus la grille et quitta les lieux à la vitesse à laquelle les dévots s'enfuient d'un lieu [...] Il ne remit plus jamais les pieds à Paris. (pp. 259-260)

Ces différents échecs ont eu un impact certain sur sa santé, exacerbée par des crises de paludisme et les épreuves de trahisons successives, tant de la part des Peuls que des français. Tous ces faits sont venus à bout de cet aventurier qui embarqua aussi son fils dans cette aventure. « [...] Mais de cet épisode jusqu'à sa mort, il aurait de longs moments d'abandon durant lesquels son fils, brûlant d'inquiétude, l'entendait soliloquer mystérieusement sans jamais savoir s'il mettait en ordre ses pensées ou s'il délirait sous les fièvres » (p. 226). Ses différentes crises de paludisme l'ont affaibli mentalement et physiquement. Il est passé par plusieurs comas lors de ses allées et venues entre l'Afrique et l'Europe. Son aventure lui a laissé un goût amer des Peuls et de ses compatriotes qui ne lui ont accordé aucune chance. A la trahison des Peuls qui s'inscrit dans le cadre des luttes de pouvoir et de successions entre différents prétendants au trône, s'ajoutent les trahisons des siens, tel que l'affirment ces propos du gouverneur Ballay :

Je sais ce qui me reste à faire. Olivier de Sanderval : vous neutraliser, vous et vos perfides amis peuls. Il suffira de leur enlever leurs captifs, de bouleverser leurs circuits commerciaux, et de bâtir nos cités chez les tribus qui leur sont hostiles pour que cette bande d'aristocrates peuls s'évanouisse exactement comme la fumée quand on ouvre grand les portes (p. 250).

Olivier de Sanderval finit par abdiquer non pas par son propre aveu, mais par celui de son fils. La perte de son royaume à la suite de nombreuses guerres fratricides et tribales dans un contexte de guerre générale au cours duquel la France décida à son tour de lancer un assaut final pour récupérer le plateau de Kahel et son royaume au profit de la France. Voici ce que Sanderval fait dire à son fils :

- Je crois qu'il est temps de partir, père.
- Tu crois ? lui demanda Olivier Sanderval avec ce regard fougueux mais vide des guerriers qui n'en peuvent plus ;
- Oui. Le combat devient inégal vu votre âge ?
- Vous reviendrez, vous !

- Promis, père, je reviendrai !
- Vous continuerez le combat même si cela dure cent ans.
- Même si cela dure cent ans, père !
- Jurez- le moi, Georges !
- Je vous le jure, père ! (p. 255)

La chute d'Olivier de Sanderval s'expliquerait par le fait que ce dernier voulut vivre la vie rêvée de son propre personnage de colon à travers son carnet de voyage, *L'Absolu*. Plus il était en mauvaise posture physique et mental, plus il s'approchait de la vie de son personnage de *L'Absolu*. Ruiné et malade à son dernier retour d'Afrique, il décida de fonder une confrérie dite « Les Apôtres de l'Absolu » (p. 260) dont le but était d'enseigner les principes de la philosophie tirée de son essai philosophique de *L'Absolu*. Essai d'autant plus complexe et confus qu'il finit par se retrouver, une fois de plus, seul, après un début triomphant.

Les Apôtres de l'Absolu affluèrent par dizaines les premiers mois. Mais vite, très vite, les effectifs se mirent à fondre. Les uns renonçaient lassés par la difficulté des concepts et par les allures du maître ; les autres furent fauchés par la guerre. En 1918, il n'en restait plus que deux : M. Louvet, un négociant en épices féru de philosophies orientales qui souhaitait soumettre à la lumière de la raison la complexe métaphysique de la sagesse chinoise et bouddhiste, et Mme Naxara, la veuve d'un capitaine de marine qui ne savait quoi faire de ces longues journées de solitude. Puis M. Louvet finit aussi par se lasser (p. 261).

La dernière des fidèles y assiste plus pour elle-même comme une sorte de thérapie, que pour l'intérêt des enseignements du gourou. Tout comme dans son royaume africain, après les départs successifs, le monde se vida autour de lui. Il ne resta qu'avec, comme dernier fidèle des fidèles, son cuisinier, le vieux Nalou. Ces deux personnages ne sont pas anodins car ils symbolisent le double échec de Sanderval et de toutes ses entreprises tant en Afrique qu'en Europe. Puisqu'il perdit successivement son royaume de Kahel et les adeptes de son club de philosophie après une aura quasi européenne de ses débuts. La popularité de son club de réflexion à ses débuts est remplacé par un effritement immuables des fidèles puisque ces derniers constatent que leur gourou était devenu fou car il tenait des propos dénués de toute logique, comme le confirme sa devise :

L'univers n'est pas dans l'Absolu comme un corps dans le vide ; il fait partie de l'Absolu. Le relatif n'est pas dans le vide, il est dans l'Absolu ; il existe, il vit, il se meurt à partir de l'Absolu et par lui ; son mouvement qui est l'être commence et finit dans l'Absolu. L'Absolu se continue, transformé dans le Relatif, dans l'Etre il le constitue. Aucun point ne saurait être vide d'Absolu ni être autre chose que de l'Absolu, ainsi établie serait inférieure à celui qui

s'impose à notre esprit, à l'Absolu que nous sommes déjà capables de concevoir plus haut à l'Absolu un... (p. 260)

La mort physique de Sanderval ne signifierait pas la mort complète de ses idées puisque c'est grâce à *L'Absolu* que le lecteur que nous sommes avons pu entrer en contact avec cette histoire avec petit « h » de Monénembo dans sa qualité d'auteur narrateur qui a, à son tour, découvert ce parcours à travers cet ouvrage et a pu y avoir accès et, par conséquent, à le mettre à la disposition du lecteur.

En plein débat sur la littérature Monde, Monénembo propose un récit d'une thématique en apparence décalée. Or ce récit est pour lui une sorte de clin d'œil aux pionniers en la personne de René Maran qui publia *Batouala* en plein débat philosophique sur la nécessité ou non de continuer l'« œuvre civilisatrice » et la supposée absence d'histoire chez les peuples primitifs, appuyée sur des travaux des anthropologues de l'époque qui déniaient toute forme d'humanité chez les « sauvages ». Cette histoire avec petit « h » est aussi une manière pour Monénembo de se démarquer d'une sorte de littérature de commande qui répondrait aux attentes d'une certaine catégorie des lecteurs. Il a voulu tirer une sonnette d'alarme sur les dérives des uns et des autres. En renvoyant dos à dos, à la fois, les puristes du « Centre » et les jusqu'au-boutistes de la « Périphérie ». Il souhaiterait, par cette aventure coloniale, souligner que ce qui compte, c'est la qualité de l'écriture plutôt que les intentions affichées, si bonnes soient-elles. L'œuvre n'a-t-elle pas pour meilleur avocat que sa propre facture ?

Conclusion

Le postulat de départ de cet article part de l'analyse du paratexte pour cerner le contexte du portrait du Peul à l'époque coloniale et de sa reprise par un contemporain et de surcroît voisin sérére. Cette démarche nous a permis de cerner le contexte géo-politique et stratégique de l'implantation des colonies à travers le parcours des individus tel Sanderval et de celui des gouverneurs du Ministère des colonies de France, en mettant en exergue les heurts et malheurs de la rencontre entre les aventuriers bâtisseurs d'Empires et les Peuls, d'une part, et la logique gouvernementale des pays colonisateurs, d'autre part, sur fond de débat sur les nouvelles formes de littératures postcoloniales dans un monde globalisé. ■